

Le salafisme, un fourre-tout dangereux

Cet article, initialement mis en ligne le 5 avril 2016, vient d'être profondément remanié en tenant compte de la rédaction du texte intitulé « De quoi la croisade contre le salafisme est-elle le nom ? », mis en ligne ce même jour, le 27 septembre 2016, et se donne un objet purement descriptif. Dernière mise à jour le 30 septembre 2016.

Le terme *salafisme* suscite d'autant plus la peur qu'il est revendiqué par des courants comme l'EI (État islamique / *al-Dawlat al-islāmiyya*) qui poussent le sectarisme à l'intolérance criminelle. Mais il est aussi bien revendiqué par quantité de courants aux positions les plus diverses et antagoniques. Ainsi d'inoffensifs piétistes de type *new age* qui quittent cette société en rêvant de vivre au temps du prophète Muḥammad. Mais Il y a également, à côté de ces deux tendances qui ont commun une vision traditionnaliste et puritaine, des courants réformateurs qui cherchent dans le retour aux sources une légitimation pour adapter religion et société aux exigences du monde moderne.

Essayons calmement d'apporter un peu de clarté dans cette nuit où tous les chats sont gris, et où nous ne sommes pas loin de voir à tout moment surgir dans la psyché collective le chat noir, cette expression du Malin qui remonte des temps médiévaux¹...

C'est ainsi que la démarche qui consiste à se référer aux *salaf* est désigné sous le nom de *salafīyya* dont nous avons fait « salafisme ». La référence aux *salaf*, les « prédécesseurs », par rapport aux *ḥalaf*, les « successeurs », est une pratique intellectuelle commune à toutes les écoles théologiques comme juridiques de l'islam qui ressorti du mythe de l'Âge d'or. Mais où met-on le curseur entre le *salaf* et les *ḥalaf*? La réponse varie avec les différentes écoles théologiques et juridiques, La question est importante car lorsque, dans la psychologie des traditionnistes, on passe des uns aux autres, il peut y avoir *bida*^c, c'est-à-dire « innovation », forcément coupable.

Il semblerait, selon le chercheur Bernard Haykel, de l'université de Princeton, qu'Ibn Taymiyya ait été le premier à utiliser, dans une *fatwa*, le terme *salafīyya* dont nous avons fait *salafisme*, pour désigner cette démarche de retour aux Anciens².

Deux manières opposées de prôner un « retour aux sources » : l'une réformatrice, l'autre traditionnaliste ou revivaliste

1. Le salafisme réformateur. Le retour aux sources de l'Islam a été invoqué de manière tout à fait différente, voire opposée. Elle l'a été, à la fin du XIX^e siècle, par les réformateurs

¹ Pour une présentation simple et efficace de ce que recouvre le terme *salafisme*, voir BONNEFOY, Laurent, « Salafisme », mis en ligne dans la Rubrique *Mots d'islam* d'ORIENT XXI, en date du 29/09/2016.

² HAYKEL, Bernard, « On the nature of Salafi thought and action », dans MEIJER, Roel (dir.), *Global Salafism. Islam's New Religious Movement*, London: Hurst & Co. Publishers, 2009, 38.

musulmans comme le persan Ğamāl al-Dīn al-Afġānī, qui s'est opposé en Inde au courant *moderniste* de Ahmad Khan, auquel il reprochait son acceptation tel quel de l'enseignement européen et, partant, la domination britannique. Sur le plan de la doctrine religieuse, la démarche du cheikh al-Afġānī a pu être comparée à celle de Martin Luther et à la Réforme : revenir aux sources de la religion pour affronter, sur ces bases doctrinales littéralement *re-formées*, les problèmes posés par le monde moderne, c'est-à-dire par le monde européen triomphant, à la religion islamique et aux sociétés de l'Orient profondément imprégnés par elle. C'était pour lui la condition d'une riposte du Monde islamique à l'ouragan européen qui se présentait en termes paradoxaux : révolution scientifique et technologique d'un côté nécessitant ouverture de pensée, impérialismes et domination coloniale de l'autre, qui imposaient combat politique conçu sous le drapeau de l'unité islamique – *al-ittihād al-islāmī* – contre les impérialismes européens, traduite par le terme de *panislamisme*. L'*aggiornamento* religieux et politique proposé fut nommé *islāh*, littéralement une « remise en bon ordre, en ordre vertueux », que nous traduisons communément par « réforme », et il faut largement entrepris à sa suite par son collaborateur, l'Égyptien Muḥammad °Abduh, qui reçut en 1889 le titre de grand *muftī* d'Égypte et le conserva jusqu'à sa mort en 1905. Ce dernier eut à son tour de nombreux disciples, parmi lesquels le plus connu est peut-être le Syrien Muḥammad Rašīd Riḏā, qui domina ce courant pendant les années 1910-1920.

Il faut signaler à ce propos une polémique née sur l'opportunité d'accoler à ce courant réformateur l'épithète de *salafiyya*. Un chercheur comme Henri Lauzière, de l'université de Georgetown, a cru pouvoir affirmer il y a peu que ce courant ne s'est jamais revendiqué de la *salafiyya* et que cette appellation lui aurait été donnée de l'extérieur, par Louis Massignon³. Ce point de vue semblait l'emporter lorsque tout récemment, un autre chercheur, Frank Griffel, de l'université de Yale, ne vint le contester de point de vue, et confirmer, force références à l'appui, que le courant réformateur incarné par l'Égyptien Muḥammad °Abduh et Rašīd Riḏā utilisaient bien le terme de *salafiyya*⁴. Si ce courant n'existe pas aujourd'hui comme mouvement organisé après son éclatement dans les années 1920, il n'existe pas moins comme démarche empruntée par de nombreux groupes et penseurs sur lesquels la presse jette un faible lumière, préférant souvent coincer le public dans l'alternative : modernisme ou traditionalisme, ce qui sous-entend la notion d'irréformabilité de l'Islam chère à Ernest Renan. Notons pourtant, parmi les religieux musulmans, la revendication explicite de l'héritage de Ğamāl al-Dīn al-Afġānī et de Muḥammad °Abduh dans les jeunes générations, comme c'est le cas de l'imam d'Ivry-sur-Seine, Mohammed Bajrafil⁵, et il est loin d'être le seul. Citons aussi, sur le plan universitaire, les travaux d'un chercheur comme Steven Duarte sur le réformisme islamique⁶.

2. Le salafisme revivaliste. Que le terme ait été ou non revendiqué par les tenants de l'Islam réformateur, le retour aux sources de ce dernier ne doit pas être confondu avec le retour aux

³ Henri Lauzière, « The Construction of *Salafiyya* : reconsidering of salafism from the Perspective of Conceptual History », *International Journal of Middle East Studies*, Vol. 3 (août 2010), 369-389.

⁴ Frank Griffel, « What do we mean by “Salafi”? Connecting Muḥammad °Abduh with Egypt's Nūr Party in Islam's Contemporary Intellectual History », *Die Welt des Islams* n° 55 (2015), 186-220. (EN LIGNE)

⁵ Voir dans ce courant Mohamed Bajrafil, imam d'Ivry : « J'appelle à un retour au salafisme véritable », sur le site *Zaman* le 07/10/2015. (EN LIGNE)

⁶ Voir par exemple l'entretien réalisé avec Steven Duarte par Mathilde Rouxel, « Le réformisme islamique : courants de pensée et intellectuels », en date du 16/02/2016 sur le site *Les clés du Moyen-Orient*. (EN LIGNE)

sources des courants *traditionalistes revivalistes*, confusion largement due, il est vrai, à l'orientalisme européen. Notons qu'en scrutant anxieusement, dans la première moitié du XIX^e siècle, les signes de réforme de l'Islam comparables à celle qui advint dans le Christianisme au XVI^e siècle, des Européens comme Lamartine crurent interpréter, dans le retour aux sources prôné par le *wahhabisme* et ses revendications puritaines, comme une sorte de réforme de type calviniste. Du côté arabe, dans les années 1920, à l'heure de l'effondrement de l'Empire ottoman et de la conquête de la péninsule Arabique par les Āl Sa'ūd, cette confusion est aggravée par le fait que, troquant le terme *wahhābiyya* pour qualifier le revivalisme qui servait de doctrine officielle à son État, 'Abd al-'Azīz, qui n'était encore que sultan du Nağd et roi du Ḥiğāz, pour celui, à ses yeux plus noble et plus universaliste au sens de l'*Umma*, la Communauté des croyants, de *salafiyya*. Et cela au moment même qu'en la personne de Rašīd Riḍā, tout un pan du courant réformateur se rapprochait de ce néo-salafisme wahhabite. On conçoit donc qu'il soit passablement difficile de s'y retrouver.

Il existe au moins trois salafismes revivalistes...

On en est ainsi venu à un curieux chaudron lexical où bouillent ensemble et se mêlent à loisir les termes d'intégrisme et fondamentalisme, de réformisme et salafisme, créant une confusion totale non seulement les cartes entre courants réformistes et courants traditionalistes ou revivalistes mais même, dans cette sphère, entre doctrines quiétistes et apolitiques d'un côté, doctrines incluant l'action politique de l'autre.

Dans un ouvrage paru en 2009 consacré au « jihadisme mondial » (*Global jihadism*)⁷, le chercheur norvégien Frank Hegghammer donne un excellent tableau à double entrée de ce qu'il appelle l'« islamisme militant ». Il répartit ainsi en deux colonnes les mouvements selon leurs « manifestations », violentes ou non-violentes, et distingue en ligne ces mouvements selon leur objectifs, ainsi : ceux qui visent l'État, la Nation, la *Umma*, la Piété (*Morality-oriented*) et l'Idéal sectaire (*Sectarian*). Certes, cette étude embrasse un spectre de courants bien plus large que ceux qui se revendiquent du salafisme, mais il est notable que si les groupes salafistes se retrouvent dans seulement deux lignes, celle des mouvements orientés vers l'État et la *Umma*, c'est aussi dans les deux colonnes, celle des manifestations violentes comme non-violentes⁸.

On distingue en général trois catégories de salafisme. C'est ce que fait notamment le chercheur Quintan Wiktorowicz, ancien conseiller de la Maison blanche et actuellement expert près le National Security Council, un homme que l'on ne peut donc soupçonner d'excessive naïveté dans la perception de la « menace terroriste ». Il écrit que les individus et les groupes qui se réclament du salafisme ont, sur des sujets aussi importants que le jihad, l'apostasie et les priorités de l'action militante, des positions juridiques « tellement antipodiques » que cela mène à se demander si l'on doit considérer qu'ils « font partie de la même tradition religieuse »⁹.

⁷ Roel Meijer (dir.), *Global Salafism. Islam's New Religious Movement*, London: Hurst & Co. Publishers, 2009.

⁸ Thomas Hegghammer, « Jihadi-Salafis or Revolutionaries ? On Religion and Politics in the Study of Militant Islamism », dans Roel Meijer (dir.), déjà cité, 259. (EN LIGNE)

⁹ Quintan Wiktorowicz, « Anatomy of the Salafi Movement », *Studies in Conflict & Terrorism*, 29 (2006), 207. (EN LIGNE).

1. Le salafisme wahhabite. C'est le salafisme wahhabite des cheikhs saoudiens. Étant donné qu'un article lui est consacré dans ce DOSSIER¹⁰, je me contenterai de rappeler quelques points. Nous avons ici un courant parti du socle de l'école juridique déjà réputée la plus traditionaliste de l'Islam sunnite, celle du théologien et juriste Aḥmad b. Ḥanbal, revu et réduit dans son envergure au XIV^e s. par le Syrien Taqī l-Dīn Aḥmad b. Taymiyya, lui-même revisité et encore rétrécit dans un sens sectaire au XVIII^e s. par un imam du Nağd, Muḥammad b. ʿAbd al-Wahhāb, dont la doctrine a été à son tour développée et figée au XX^e s. par les oulémas saoudiens, en alliance avec la famille des Āl Saʿūd. Disons simplement que ce courant pousse à l'extrême le puritanisme, le rigorisme et l'exclusivisme grâce à une interprétation des textes scripturaires que l'on dit « littéraliste ». Ceci probablement à tort d'ailleurs, car elle ne satisfait pas de prendre hors contexte le livre sacré et les dictés du Prophète, elle choisit, parmi les versets abordant les différents points invoqués et les innombrables hadiths, bien souvent contradictoires, ceux qui, de façon fort opportune, correspondent le mieux à ses conceptions. Cela suffirait à le rapprocher, *mutatis mutandis*, de courants qui, comme l'*intégrisme* catholique, s'opposait au début du XX^e siècle aux doctrines libérales et sociales de l'Église de Rome, ou le *fondamentalisme* des courants protestants nord-américains, notamment presbytériens et baptistes, s'opposant, à la même époque, au *modernisme* et au *libéralisme* théologiques. Un terme qui semble se généraliser aujourd'hui pour exprimer la démarche qui consiste à revivifier, contre les suggestions de la modernité, les religions sur des bases considérées comme traditionnelles est, pour reprendre un terme emprunté à l'horizon protestant nord-américain, est celui de *revivalisme*.

L'attitude des cheikhs saoudiens est en fait plus loyaliste que quiétiste. Ils peuvent en effet, par loyauté avec la maison des Āl Saʿūd, prendre des positions politiques suivistes qui conduisent à valider des positions violentes, notamment dans les conflits du Moyen-Orient où le Royaume saoudien lève l'étendard de la lutte antichite, que ce soit en Irak, dans le Golfe, au Yémen ou en Syrie. Mais le problème ne se pose pas vraiment dans les Pays d'Europe où les groupes qui s'inscrivent dans ce courant se présentent comme apolitiques et loyalistes par principe. Ils prônent une sorte de repli de la société, parfois sous la forme de communautés de type amish, ce qui n'est d'ailleurs pas spécifique aux Musulmans. Quant à ceux qui ne s'y retrouvent pas, ils sont enclins à pratiquer la *hiğra*, littéralement l'« exil », l'« émigration » vers un pays islamique, en bien des points comparable à la *ʿaliyah*, c'est-à-dire la « montée » des Juifs vers Jérusalem.

Notons que le salafisme des cheikhs saoudiens n'est pas le seul mouvement revivaliste quiétiste et apolitique. Nous avons également le Tabligh – *Jamāʿat al-Tablīgh*, ou « Association pour la prédication » –, né en Inde dans les années 1920, qui vise à « ramener » par la prédication la société aux pratiques rigoristes et puritaines supposées être celles des temps coraniques. Notons seulement que ce dernier courant, qui s'est développé en France dans les années 1990, s'est vu largement concurrencé dans les années 2000 par le salafisme wahhabite.

2. Le salafisme jihadiste. Ce courant inquiète à juste titre car il revendique, quand il ne les a pas organisés, les attentats sanglants de ces dernières années, depuis celui du World Trade Center en septembre 2001 jusqu'à la récente tuerie de Nice en juillet 2016 et l'assassinat du

¹⁰ « Salafisme wahhabite ou Salafisme-wahhabisme » dans *l'Islam défantasmé*, à l'adresse suivante : http://roland.laffitte.pagesperso-orange.fr/FILES/PRESS_ISLAM_15.pdf.

père Hamel qui l'a suivi. Cette mouvance, qui s'est développée dans le *ḡihād* afghan contre l'occupation russe avec Al-Qaïda (al-Qā'ida, « la Base »), s'est ensuite disséminée sur de nombreux fronts. Ce sont ses militants que l'on a vu à l'œuvre en Algérie avec le GIA (Groupe Islamique Armé / *al-Ġamā'at al-Islāmiyah al-Musallaḥa*), puis le GSPS (Groupe Salafiste pour la Prédication et le Combat / *al-Jamā'at al-Salafiyya li-l-Da'wa wa-l-Qitāl*), d'où est sorti l'AQMI (al-Qaïda au Maghreb islamique / *al-Qā'ida fī bilād al-Maġrib al-islāmī*) qui sévit aujourd'hui au Sahel. Il a surtout pris racine en Iraq dans la lutte contre l'occupation étatsunienne où, après avoir rompu avec *al-Qā'ida* – qui a toujours ses adeptes – l'EI (État islamique / *al-Dawlat al-islāmiyya*) est parvenu à fédérer de nombreux groupes en révolte contre les gouvernements sectaires maintenant les Sunnites à l'écart du pouvoir¹¹, et a réussi à rallier des groupes d'opposition au gouvernement de Bachar al-Assad, stigmatisé comme alaouite.

L'idéologie de ce courant, dont la première formulation est due à Abdullah Azzam (ʿAbd ul-Lāh ʿAzzām, le mentor d'Oussama Ben Laden (Usāma b. Lādin) est bien distincte de celle du salafisme wahhabite. D'abord parce que s'il est vrai qu'elle peut avoir des positions doctrinales communes avec l'aile ultra de ce courant, elle puisse à d'autres sources, comme le mawdudisme pakistanais et du qutbisme égyptien. Comme cela est illustré dans le texte consacré à ce courant intitulé « « Ceux que l'on appelle à tort "jihadistes" », qui figure dans le présent DOSSIER¹², il fait die ensuite qu'il manifeste des oppositions violentes avec lui sur nombre de questions, comme celle du *ḡihād*, du califat – *ḥilāfa* – et même sur l'attitude vis-à-vis des autres courants de l'Islam, qu'il ne se contente de considère comme *kuffār*, « non-croyants », nom qui était réservé aux idolâtres aux temps coraniques, et comme *murtaddūn*, « apostats », pour pouvoir, en vertu des règles traditionnistes, les vouer à l'interdit.

2. Le salafisme militant. C'est une manière de traduire en français l'expression *al-salafiyya al-ḥarakiyya* par laquelle ce courant se désigne lui-même, expression dans laquelle *ḥarakiyya* correspond à « activiste » au sens anglo-saxon du terme et plutôt au mot « militant » en français. Cela n'exprime pas nécessairement son objectif « étatique », *State-oriented* et non *Umma-oriented*, selon la classification de Frank Hegghammer. Ce courant joue en principe le jeu des institutions. C'est le cas du Hizb al-Nūr, « Parti de la Lumière », égyptien qui, concurrent des Frères musulmans dans le cadre constitutionnel-parlementaire, traduit en l'occurrence un lien politique avec la monarchie saoudienne, qui obtint 25% des voix dans le scrutin de décembre 2011 et qui soutint en 2014 le coup d'État de ʿAbd al-Fattāḥ al-Sīsī, pas encore maréchal à l'époque. Frank Hegghammer met dans cette catégorie le groupe saoudien *al-Ṣaḥwat al-islāmiyya*, « le Réveil islamique », émanation au pays des Sa'ūd des Frères musulmans égyptiens, ce qui est révélateur d'un phénomène d'hybridation entre le salafisme des cheikhs saoudiens de la pensée des Frères musulmans égyptiens dans la version extrémiste de Sayyid Qoṭb, mais il faut dire que cette organisation, n'ayant pu trouver d'expression dans le cadre institutionnel saoudien particulièrement étroit et rigide, est passée à l'insurrection¹³.

¹¹ Voir Myriam Benraad, *Irak, la revanche de l'histoire : de l'occupation étrangère à l'État islamique*, Paris : Vendémiaire, coll. « Chroniques », 2015).

¹² Voir http://roland.laffitte.pagesperso-orange.fr/FILES/PRESS_ISLAM_25.pdf.

¹³ Voir à ce sujet Stéphane Lacroix, *Les islamistes saoudiens. Une insurrection manquée*, Paris : PUF, coll. « Proche-Orient », 2010.

Confondre tous ces courants et leurs expressions sous le vocable de salafisme en laissant entendre qu'il existe en eux une circulation naturelle et logique, quasi-nécessaire, ressort de la propagande mensongère. Elle est surtout dangereuse. Car elle fait accroire que nos concitoyens sensibles aux thèmes fondamentalistes, quelles que soient les critiques que l'on puisse faire à l'incidence sociale de ces courants, seraient en quelque sorte l'armée de réserve de la dissidence dite « jihadiste ». Elle conduit même, par une intolérance comparable à celle des « groupes terroristes » à qui a été « déclarée la guerre », à un climat de suspicion, d'opprobre généralisé et intolérable, qui lèse gravement le corps social et menace la paix publique.